

JOËL DICKER

Hommage à
Bernard de Fallois

*Discours prononcé lors des obsèques de
Bernard de Fallois
le 8 janvier 2018
Église Notre-Dame de Grâce de Passy*

UN ÉDITEUR, UN MAÎTRE ET UN AMI

Le destin, aussi mystérieux que facétieux, s'amuse parfois à chambouler notre vie du jour au lendemain, en plaçant sur notre chemin un être inattendu.

C'est un événement rare, qui peut se produire au mieux une fois dans une existence, ou peut-être jamais. Et ceux qui ont la chance d'avoir vécu cela un jour savent de quoi je parle.

De cet être merveilleux, vous ne soupçonnez d'abord rien. A priori, vous ne voyez en lui que peu de points communs.

Vous n'êtes pas du même âge, une vie entière presque vous sépare, vous ne vivez pas dans le même pays, vos visions sont très différentes, vous venez à peine de le rencontrer.

Et pourtant, à son évocation vous vous illuminez.

À son contact, vous vous sentez mieux, plus fort, plus heureux, plus valeureux et prêt à soulever des montagnes.

Lorsqu'il est absent, quelque chose manque.

Et dans les moments de joie comme dans les moments de peine, vous éprouvez le besoin de l'appeler pour les partager avec lui.

Vous comprenez alors qu'un ami très cher est soudain entré dans votre vie et s'y est installé pour toujours.

C'est ce qui s'est passé avec vous, mon cher Bernard.

Je n'ai pas eu le bonheur de vous côtoyer très longtemps.

Si l'on interroge le calendrier, à peine plus de six petites années.

Mais si j'interroge mon cœur je dirai au moins vingt ans.

Il me semble même que vous avez toujours été là. Je ne me souviens même plus de comment c'était avant, avant vous, tant il me semble impossible qu'il y ait pu avoir une époque où je ne vous connaissais pas, Bernard, vous qui avez été mon éditeur, mon maître et mon ami.

Vous qui avez changé le cours de ma vie.

Vous avez été mon éditeur, et vous m'avez tout donné.

Vous avez été mon maître, et vous m'avez tant appris.

Mais vous avez surtout été l'un de mes très chers amis.

Alors me voici, cher Bernard, mon maître, mon éditeur, mon ami, pour dire l'immense admiration et l'amour infini que je vous portais.

Vous êtes entré dans ma vie au milieu du mois de juillet 2011, par l'intermédiaire de Lydwine Helly, qui est celle qui a lié nos deux chemins et à qui nous devons d'avoir pu nous connaître.

Quelques semaines plus tôt, Vladimir Dimitrijevic était décédé. Il avait le projet de faire paraître mon premier roman, *Les Derniers Jours de nos pères*, en coédition avec vous, et vous vouliez que nous puissions en parler ensemble. J'étais venu vous trouver à Paris. Dans les locaux de L'Âge d'Homme. C'était notre première rencontre.

À la fin de notre entretien, vous avez dit vouloir réfléchir encore à la publication de ce livre. J'avais l'impression que vous n'étiez pas convaincu et je me souviens que, ce jour-là, j'avais été très malheureux. Pas à cause de vous, Bernard. À cause de moi-même : j'avais 26 ans et j'avais l'impression d'avoir plus ou

moins tout raté. J'avais l'impression que je n'arriverais jamais à rien, que je ne ferais rien de ma vie. J'avais le sentiment que les autres gens de mon âge avançaient avec le vent dans les voiles, et moi je stagnais.

Mais voilà qu'un mois plus tard, vous décidez de faire paraître le roman. Je reviens vous voir à Paris au début du mois de septembre 2011. Je découvre vos bureaux de la rue La Boétie. « Le bureau » comme tout le monde l'appelle. Et ça a été le début de nos aventures.

S'écoulaient alors quelques mois qui mènent à la parution des *Derniers Jours de nos pères*, en janvier 2012. Quelques mois pendant lesquels, comme me l'a dit très justement un ami avant-hier, nous sommes apprivoisés, vous et moi. Quelques mois pour comprendre qu'en dehors de la soixantaine d'années qui nous séparait, nous étions semblables.

Trois ou quatre mois après la parution des *Derniers Jours de nos pères*, vous lisez *La Vérité sur l'Affaire Harry Quebert*, et vous vous efforcez de me convaincre de le publier immédiatement, en septembre. Je trouvais que ça venait un peu trop tôt après le premier roman (huit mois à peine) et vous m'avez dit: « C'est le livre qui décide de quand il doit être publié. »

J'ai finalement accepté, même si cela me paraissait complètement fou.

Vous disiez : « Vous verrez, ce sera un très grand succès. »

Je vous demandais alors : « Qu'entendez-vous par succès ? »

Et vous me répondiez : « Le succès : c'est le bonheur et le plaisir que l'on peut éprouver à éditer un livre. »

Comme toujours, vous aviez raison. Quel été merveilleux nous avons passé ! Je me souviens combien, par l'énergie que vous dégagez, par l'excitation de ce projet, par l'ambiance qui régnait au « bureau », vous m'avez rendu heureux.

Harry Quebert a été un immense succès, et je ne vous parle pas de chiffres évidemment, mais bien de la définition que vous aviez faite de ce mot.

La joie et le bonheur de vous connaître se sont ensuite rapidement démultipliés au fil de cette aventure, et vous avez transmis votre énergie merveilleuse à tous les éditeurs étrangers engagés dans ce projet. Je sais qu'ils vous vouaient tous une forme de passion. Certains sont venus ici pour vous rendre hommage, pour saluer l'homme que vous avez été. Je sais combien vous les avez marqués, comme tous ceux qui ont eu la chance de vous connaître.

Moi-même, vous m'avez transformé : du jeune homme un peu triste et perdu que j'ai pu être, vous

avez fait de moi, par la force de votre esprit, votre intelligence et votre infinie gentillesse, quelqu'un de comblé et d'heureux.

Et puis quelle chance inouïe d'avoir pu apprendre à vos côtés!

Quel immense éditeur vous étiez!

D'abord, parce que vous étiez un vrai lecteur. C'est-à-dire que vous aimiez la littérature, pas pour ce qu'elle est, mais pour ce qu'elle peut faire ressentir à l'intérieur de soi-même. Pour les sensations merveilleuses et les sentiments uniques que peut procurer un bon roman.

Vous m'aviez raconté à ce sujet un épisode survenu pendant la guerre. Vous étiez parti en voiture avec votre mère, et peut-être votre frère, pour vous mettre à l'abri à la campagne. Assis sur la banquette arrière, vous lisiez *Autant en emporte le vent*. Dans la voiture tout le monde était inquiet : une rumeur disait que l'aviation italienne allait surgir à tout instant et pilonner les colonnes de véhicules civils en fuite. Et vous, plongé avec passion dans votre roman, vous vous disiez : « Pourvu que je puisse finir ce merveilleux livre avant que les Italiens ne nous tuent tous. »

Je pense souvent à cette anecdote lorsque j'écris. Cette envie de pouvoir écrire un jour un livre qui puisse passionner quelqu'un autant que vous-même aviez été passionné par *Autant en emporte le vent*.

Votre talent d'éditeur tenait aussi à votre extrême exigence. Votre rigueur sans pareille, dans le meilleur sens possible, c'est-à-dire un goût du travail et de la minutie.

Vous aviez à la fois l'ambition et la capacité de vous donner les moyens de réussir. En me remettant à écrire, après le succès de *Quebert*, je n'ai jamais oublié cette phrase que vous avez prononcée à propos de mes prochains livres : « Si ce n'est pas bon, je ne vous publierai pas. » Voilà qui ne me donnait qu'une envie : ne pas vous décevoir. Mettre les bouchées doubles, ne jamais surseoir à votre exigence. Et surtout, ne pas se reposer sur ses lauriers. J'aimerais, à ce sujet, vous faire parler, et lire un courriel que vous m'avez écrit le 19 septembre 2013 :

Cher Joël,

Aujourd'hui, c'est un anniversaire. Le 19 septembre 2012, Harry Quebert faisait son entrée dans toutes les librairies de France, de Belgique et de Suisse.

Je ne suis pas fou des anniversaires, mais celui-ci est amusant, parce qu'il montre bien à quel

point dans la vie tout se tient, se relie, et prend une signification plus importante.

Ce jour-là, 19 septembre, je me souviens avoir été jusqu'à la librairie Fontaine, pour voir si le livre était en vitrine. Il y était. Certes, il ne devait pas être partout en vitrine, car nous avons bousculé toutes les règles et toutes les habitudes pour préparer cette mise en vente, mais dans cette librairie, ce sont des amis, prévenus par nous, il s'y trouvait.

En le regardant avec plaisir, il m'est revenu à l'esprit ce beau passage de Proust lorsqu'il raconte la mort de Bergotte :

« On l'enterra. Mais toute la nuit funèbre, aux vitrines éclairées, ses livres, disposés trois par trois, veillaient comme des anges aux ailes éployées, et semblaient, pour celui qui n'était plus, le symbole de la résurrection. »

Quelle leçon tirer de tout cela? Que vous n'avez publié encore que deux livres et que pour pouvoir un jour les regarder, disposés trois par trois, aux vitrines d'un libraire, il faut que vous en écriviez encore beaucoup plus.

J'espère que nous les regarderons ensemble et que nous nous souviendrons du très juste avertissement de Proust.

Mon cher Joël, je suis sûr que vous pensez comme moi qu'il ne faut jamais se rassurer trop

vite ni s'endormir sur d'éphémères succès, mais tout de même, en pensant à l'année qui vient de s'écouler, il me semble que tout cela n'est pas mal.

À bientôt, en toute amitié,

Bernard

Votre exigence, Bernard, allait de pair avec votre ouverture d'esprit.

Quelle jeunesse, quelle fraîcheur! Curieux de tout, tout vous intéressait.

Travailler avec vous sur les textes avait un côté très exégetique. C'était passionnant.

Vos remarques étaient des questionnements – jamais des certitudes assénées – qui poussaient l'auteur à trouver la réponse en lui. Je trouvais cela très psychanalytique, même si vous ne croyiez pas beaucoup en la psychanalyse. Ce n'était jamais une mitraille de questions et de réponses, c'était une réflexion.

Cette ouverture d'esprit, vous l'aviez aussi avec l'Autre, avec vos amis, votre équipe de la rue La Boétie qui vous aimait tant aussi. Votre générosité et votre gentillesse étaient sans pareilles.

Il émanait de vous quelque chose de présidentiel et tendre, bienveillant.

Vous étiez un *Mensch*, Bernard. Et dans la forêt des Hommes, vous étiez un arbre plus beau, plus fort, plus grand, plus spécial. Une essence unique, qui ne repoussera plus.

Bernard, vous m'avez donné tant de bonheur et de joie.

Vous avez été là dans toutes les étapes importantes de ma vie.

En juillet 2016, vous étiez à mon mariage avec Constance, qui vous considérait elle aussi comme un ami très cher. Tous les trois, nous avons regardé le lac Léman depuis la colline de Coligny et vous nous avez dit : « La dernière fois que je suis venu à Genève, j'avais 10 ans. C'était en 1936. J'avais gagné à la loterie et comme nous n'avions pas beaucoup de moyens, ma mère nous avait emmenés en Suisse avec mon frère manger des filets de perche. »

Dans ces instants, je me rendais compte de ce que je ne voyais pas, ou peut-être de ce que je ne voulais pas voir : j'avais pris le train de la vie un peu plus tard que vous, et cette différence d'âge, si nous ne la ressentions jamais, ni vous ni moi, allait inmanquablement finir par nous séparer.

Dans ces moments de lucidité, je me disais que lorsque vous auriez la mauvaise idée de vous en aller, j'arrêteraient de publier. Et puis, j'ai compris que vous étiez entré dans mon cœur, dans ma tête, dans mon

âme, et que même si vous ne deviez physiquement plus être là, je vous emmènerais sur mes chemins, portant aussi haut que je le pourrais votre nom, et parlant de vous à mes enfants et aux enfants de mes enfants.

Il y a trois semaines, nous déjeunions gaiement au Dôme, vous et moi. Notre menu habituel: du saint-pierre (le roi des poissons, selon vos mots) et de la Châteldon (l'eau du roi! toujours selon vos mots). Alors que j'évoquais avec vous tous les prochains projets que je voulais mener avec vous, vous m'avez regardé en souriant et vous m'avez dit: «Hou là là! il va falloir que je vive très longtemps!»

Nous avons ri tous les deux.

Et puis vous êtes parti, Bernard.

Vous êtes parti, mais vous n'êtes pas très loin.

Vous disiez que la mort c'était le néant. Mais si la mort c'est le néant, alors vous n'êtes pas vraiment mort, car le néant n'aura jamais d'emprise, ce que vous avez été et serez pour nous.

Une lumière, un conseiller, un guide.

Je vous convoquerai dans mon esprit, je vous inclurai dans mes réflexions. Je me souviendrai de vos enseignements, je les dispenserai, modestement, et autant que je le pourrai. Et j'espère être un jour un tout petit peu tel que vous avez été.

Je crois que si la première partie de nos aventures est aujourd'hui terminée, c'est pour ouvrir un nouveau chapitre. Nos aventures auront une suite, Bernard. J'espère bien que tout ne fait que commencer.

Bernard, je crois pouvoir parler au nom d'un très grand nombre de ceux qui sont présents aujourd'hui en disant que nous vous avons aimé d'une façon rare et unique.

Et que nous vous aimerons pour toujours.

Merci de tout ce que vous avez été.

JOËL DICKER